

## Études internationales



Moulin, Léo, *Les socialisations – société – État –parti*, Éd. Dukulot (1975); Gembloux (Collection Sociologie Nouvelle; Théories, no 11), 200 p.

Jacques Zylberberg

Volume 7, numéro 1, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700655ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700655ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Zylberberg, J. (1976). Compte rendu de [Moulin, Léo, *Les socialisations – société – État –parti*, Éd. Dukulot (1975); Gembloux (Collection Sociologie Nouvelle; Théories, no 11), 200 p.] *Études internationales*, 7(1), 135–136.  
<https://doi.org/10.7202/700655ar>

formes démocratiques de la vie politique n'auront plus cours, ce qui n'est absolument pas le cas pour l'instant.

Il est donc proche des indépendantistes révolutionnaires, mais par des nuances et des distinctions, il tâche d'éviter de s'identifier à l'un des deux partis indépendantistes importants ou à l'un des nombreux groupes voués à cette cause. Il est en particulier prudent à cause des tendances totalitaires qu'il croit déceler dans certains mouvements indépendantistes.

À la fin de l'ouvrage, l'auteur expose sa conception d'un socialisme « humaniste » et « moral » à Puerto Rico qui équilibrerait villes et campagnes, qui rendrait joie de vivre et plaisirs esthétiques. Ce socialisme ne devrait à aucun prix supprimer la liberté de l'intellectuel d'affirmer sa dissidence. Il se réclame alors des socialistes utopiques – Fourier, Saint-Simon et même Rousseau – plus que de Marx dont il souligne des lacunes ou des erreurs.

Christian A. GIRAULT

*Centre d'études de géographie  
tropicale du C.N.R.S.,  
Bordeaux*

MOULIN, Léo, *Les socialisations – société – État – parti*, Éd. Dukulot (1975); Gembloux (Collection Sociologie Nouvelle ; Théories, n° 11), 200p.

Chaque dix ans environ, Léo Moulin, qui est un des principaux sociologues politiques [européens], assène un coup de massue sur les porte-parole des conceptions dominantes en science politique. Ses ouvrages de 1956 et 1964 sur les ordres religieux remettaient en cause partiellement les idées toutes faites sur les origines des institutions démocratiques occidentales et réintroduisaient le facteur « religion » au premier rang des variables politiques et sociales dans un monde prétendument sécularisé. L'action

inlassable, par l'écrit, l'enseignement et l'animation de groupes de spécialistes, était couronnée par la publication de la série « Documents religieux du phénomène politique » dont on attend avec impatience les prochains numéros.

L'étude de l'interaction entre la religiosité et la lutte pour le pouvoir devait nécessairement déboucher sur une réflexion plus vaste sur les mécanismes de formation de ces croyances, de cette culture politique qui influence l'acteur individuel ou collectif, consciemment ou non, dans ses itinéraires de politisation ou de dépolitisation.

Le présent ouvrage s'attaque à l'étude ardue des « divers agents de socialisation qui jouent un rôle dans la formation des opinions politiques individuelles » (p. 11). L'introduction (pp. 11–22) offre dès le départ un ensemble clair de définitions et d'informations, qui s'appuient fortement sur les recherches de la sociologie politique américaine, et son arrière-fond freudien qui ont mis à l'honneur les recherches sur les processus qui débute dès l'enfance mais ne s'arrêtent jamais, étant donné le caractère « inachevé » de l'homme qui « conserve une capacité d'adaptation active et créatrice, à l'environnement, une éducatibilité qui n'a pas son équivalent dans la Nature. Cette plasticité prolongée ouvre de très larges voies d'accès aux effets de la socialisation culturelle ».

La première partie, intitulée « Les premières étapes des socialisations nationale, civique et politique » (pp. 23–41), s'attaque donc logiquement au rôle de la famille, de l'entourage immédiat, des pairs, et des petits groupes, de l'école et des media de diffusion collective dans la formation d'une vision politique de la « pré-adolescence ». Cette partie nous offre une excellente synthèse, réinterprétée de manière systématique, des recherches empiriques dans le monde occidental.

Les deuxième et troisième parties dissèquent les représentations des adolescents, des étudiants et du jeune ouvrier (pp. 42–69) et au monde politique de l'adulte (pp. 72–81)

dont les opinions politiques ne représentent pas une *incipit Vita Nova* mais se développent en rapport au donné infantile. L'ensemble de nos opinions politiques est « ordonné, structuré, agencé au gré des impulsions de l'enfance, des préjugés, des préjugements, des rêves, des mythologies, des croyances de longtemps intériorisés, sans oublier l'essentiel, les pulsions profondes de notre Moi le plus caché, nos complexes et nos libidos les plus inavouables » (p. 42).

Après avoir ainsi montré les phases évolutives de la socialisation, l'auteur projette son attention sur les « macrofacteurs de socialisation » (pp. 82-105), tels que la Nation, le Parti, la Classe sociale, quelque peu négligés au profit du facteur religieux. La cinquième partie, intitulée « de la propagande » (pp. 104-128), trouve un complément remarquable dans une belle section dont le titre est aussi alléchant que le contenu : « Symboles et liturgies politiques » (pp. 129-149) et qui permet à l'auteur de nous démontrer que tous les « instruments de socialisation nationale, civique, politique et partisane n'acquièrent leur pleine efficacité intégratrice que s'ils agissent au départ de points d'appuis préexistants et de liturgie ».

La conclusion (septième partie), « La personnalité et les options politiques fondamentales » (pp. 149-182), permet à l'auteur de revendiquer simultanément le poids de la socialisation politique et le volontarisme politique « si la liberté absolue, l'originalité radicale de l'Homme, née de lui seul, sont des mythes, la socialisation « termitisante » de l'individu est un épouvantail, prétexte à tirades alarmistes sans consistance » (p. 153).

Cette citation illustre parfaitement les limites et les qualités de ce nouvel écrit impertinent de Léo Moulin, qui s'efforce de revenir à un discours critique en sciences sociales et de remédier à la langueur – à l'exception des travaux de Bourdieu et de Percheron – des recherches sur la socialisation en langue française.

Jacques ZYLBERBERG

*Sciences sociales*  
*Université Laval*

MOUSNIER, Roland, *Social Hierarchies*, Methuen Publications, Agincourt, Ont., 1969 et 1973.

Tous les familiers de l'historiographie française connaissent bien le débat qui opposa pendant de nombreuses années M. Mousnier à l'historien soviétique Boris Porchnev. La dispute avait pour origine l'interprétation à donner aux mouvements de révolte populaire qui secouèrent une grande partie de la France dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les implications étaient cependant beaucoup plus vastes. En fait, toute l'explication de la société française d'Ancien Régime était en jeu. C'est dans la perspective de ce débat qu'il convient de situer l'ouvrage de l'auteur sur les hiérarchies sociales.

L'ouvrage est divisé en deux parties d'inégale longueur précédées d'une introduction dans laquelle l'auteur propose une théorie de l'origine de la stratification sociale qui n'est pas sans rappeler Durkheim. Toute stratification sociale provient de la différenciation sociale et de l'évaluation sociale. À l'origine de cette différenciation, la division du travail social qui assigne à chaque membre de la société des fonctions spécifiques. Ces fonctions n'étant pas toutes estimées également, il en résulte une hiérarchie des fonctions selon l'estime en laquelle elles sont tenues. Les hiérarchies sociales résultent donc d'un ensemble de jugements de valeurs sociaux portés sur les fonctions sociales, cet ensemble constituant le « principe fondamental » de la société.

L'auteur présente ensuite les principaux types de stratification sociale qui s'élaborent à partir du principe fondamental. Il peut s'agir de stratification en « ordres », en « castes » ou en « classes », que l'on soit généralement en présence de types intermédiaires empruntant des éléments à plus d'un type, l'un d'eux demeurant cependant le type dominant. Dans la perspective du débat avec Porchnev, c'est la société d'ordres qui intéresse davantage M. Mousnier. La seconde partie de son livre – la plus longue – se